

La toute-puissance de Dieu et la croix

Teresa KEORB

Juillet 2014

1. Sujet de dissertation :

Est-il possible que Dieu soit tout-puissant et que son Fils soit mort sur la Croix ?

2. Introduction

Dans le monde occidental contemporain, pourtant marqué par une tradition chrétienne, croire en l'existence de Dieu ne va pas de soi. L'une des pierres d'achoppement est la question du mal. Il semble inconciliable que Dieu soit tout-puissant et que pourtant son fils soit mort torturé dans des souffrances effroyables. Ce terrible paradoxe a été formulé par le philosophe protestant Paul Ricoeur (1913-2005) en ces termes : « Comment peut-on affirmer ensemble, sans contradiction, les trois propositions suivantes : Dieu est tout-puissant ; Dieu est absolument bon ; pourtant le mal (et la souffrance) existe » [4].

Derrière la question de l'existence même de Dieu qui est en cause dans le constat de cette contradiction, on peut s'étonner du prix que le Christ a payé pour le salut des hommes, se demander si cette souffrance était nécessaire, et pourquoi le mal existe. Et si Dieu n'est pas tout-puissant, c'est que le mal le domine, la rédemption est vaine, et toute la création risque de lui échapper et de courir à sa perte. Et si Dieu n'est pas un Père aimant, s'il a pu laisser mourir son fils par dureté de cœur, comment peut-il aimer les hommes que la Croix prétendait sauver, et comment la rédemption peut-elle avoir lieu ? Ces questions seront confrontées ici à cette affirmation du chrétien tirée du

Credo de Nicée-Constantinople : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant ».

Pour donner un éclairage particulier à cette réflexion sur le Foi chrétienne, nous proposerons d'effleurer un aspect de la vision apportée par une spiritualité orientale grâce au témoignage et à l'enseignement du Père Verlinde, qui a rencontré à nouveau le Christ après des années d'engagement profond dans l'hindouisme [5].

Dans une première partie la question du mal sera abordée, puis la paternité et l'amour de Dieu seront évoqués, enfin nous montrerons comment la toute-puissance de Dieu se manifeste dans la Rédemption.

3. Le mal a-t-il un sens ?

Fallait-il que le Christ souffre autant sur la Croix pour le salut du monde ? Le mal et la souffrance sont-ils donc nécessaires ? Il serait trop long d'approfondir ici la définition du mal – qui est perçu pour beaucoup comme une notion presque métaphysique en soi, au-delà des religions et des cultures. Mais on peut le résumer à ceci : le mal, c'est lorsque les choses ne sont pas comme elles devraient être. Les interrogations sur le sens et l'origine du mal ont été étudiées par Paul Ricoeur, qui distingue le mal « faire » (le péché) du mal « subir » (la souffrance) : « L'homme pécheur donne beaucoup à parler, l'homme victime, beaucoup à se taire » [3].

3.1. La rétribution

La thèse de la rétribution consiste à penser que la souffrance subie par un individu serait une conséquence du péché qu'il a commis, autrement dit une punition. Or l'un des personnages les plus éloquents qu'offre la Bible pour illustrer la problématique de la souffrance est celui de Job. Et il était totalement innocent. « Le Seigneur reprit : As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a pas son pareil sur la terre : c'est un homme intègre et droit, qui craint Dieu et s'écarte du mal » (Jb 1, 8). Pourtant Job reçoit de grandes souffrances, dans ses biens, sa famille et son corps. L'histoire de Job exclut donc l'hypothèse de la rétribution.

Les juifs à l'époque de Jésus croyaient à l'hypothèse de la rétribution. L'Évangile rapporte en effet au sujet d'un aveugle que celui-ci rencontra avec ses disciples : « En passant, Jésus vit un homme aveugle de naissance. Ses disciples l'interrogèrent : Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? Jésus répondit : Ni lui, ni ses parents n'ont péché. Mais c'était pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. » (Jn 9, 1-3). Jésus donne ici une autre finalité du mal subi par cet aveugle : devenir un témoignage de la gloire de Dieu.

3.2. Dieu n'a pas voulu le mal

Dieu se suffit à lui-même. Il n'a pas besoin de sa Création. Il a créé, et il continue à créer, par pure gratuité, pour rien, par amour. Il l'a voulue bonne, comme le souligne le livre de la Genèse : « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voici : cela était très bon » (Gn 1, 31). Il n'a créé ni le mal, ni la mort. Mais il a donné la liberté. Dans la parabole du bon grain et de l'ivraie (Mt 13, 24-43) Jésus indique que le mal ne vient pas de Dieu en racontant que c'est un ennemi qui est venu semer de la mauvaise herbe dans le blé en

germe. Sainte Bernadette Soubirous disait : « Dieu ne veut pas le mal, il le permet ». Le psaume 115 précise : « Il en coûte au Seigneur de voir mourir les siens ! » (Ps 115, 15). À plus forte raison, Dieu n'a pas souhaité la mort de son Fils : « Dieu, qui n'a pas fait la mort, ne saurait exiger la mort du Fils bien-aimé. Dieu qui est contre la mort ne saurait être pour la mort de Jésus ».

3.3. Expliquer la souffrance ?

Dans son article *Le Scandale du Mal* [3], Paul Ricoeur rappelle que dans toutes les cultures, on cherche une origine au mal. Mais cette démarche tire l'homme en arrière ; en revanche, regarder l'avenir en cherchant quelle est la finalité de la souffrance reste sans réponse ; il faut plutôt rechercher au présent quelle attitude adopter face au problème. « Le mal, c'est ce contre quoi on lutte, quand on a renoncé à l'expliquer » précise-t-il. Face au mal, il énonce trois attitudes : lutter contre, aimer et croire malgré lui, et accepter la souffrance qu'on est obligé de subir.

À la fin du livre de Job, après un long cheminement intérieur qu'il a effectué en gémissant dans sa souffrance, celui-ci se convertit et s'écrie en s'adressant à Dieu : « c'est par ouï-dire que je te connaissais, mais maintenant mes yeux t'ont vu. C'est pourquoi je me rétracte et me repens sur la poussière et sur la cendre » (Job 42, 5-6). Paul Ricoeur [3] commente : « de quoi Job, supposé juste, se repentirait-il, sinon uniquement de s'être plaint ? Alors, mais alors seulement, on comprend en quel sens il peut être dit de Job qu'il est arrivé à aimer Dieu pour rien, faisant ainsi perdre au Satan du conte populaire son pari initial... Aimer Dieu pour rien, c'est sortir complètement du cycle de la rétribution, dont la lamentation reste encore captive, tant que je me plains de l'injustice de mon sort. »

Examinons maintenant un exemple de réponse au problème de la souffrance qui se situe en dehors de la Foi chrétienne : le bouddhisme, qui en propose une explication et un remède. « La seconde vérité de la doctrine du Bouddha nous révèle l'origine, c'est-à-dire la cause de la souffrance. [...] Il s'agit du désir sous toutes ses formes » ([5] p.169). La spiritualité bouddhique va donc viser à supprimer en soi tout désir, puisqu'il est source de souffrance, par une discipline qui consiste à faire abstraction du « je » personnel, opérant ainsi une sorte de renoncement dans lequel l'homme s'attache au seul fait d'exister. L'individu opère ainsi lui-même son « salut », sans aucun recours à l'aide d'un Dieu.

Ainsi donc, là où la foi chrétienne propose une attitude d'acceptation libre de la souffrance, à l'exemple de Marie au pied de la Croix, la spiritualité bouddhique invite à se débarrasser de tout désir. Or, comme nous allons le voir, Dieu lui-même est désir, et il est objet de désir.

4. Dieu, un Père aimant

Comme le montre toute la Bible, Dieu entoure l'homme, sa créature, d'un immense amour. « Une femme peut-elle oublier son petit enfant, ne pas chérir le fruit de ses entrailles ? Même si elle l'oubliait, moi je ne t'oublierai pas » (Is 49, 15). Cet amour est exprimé aussi dans l'acte de la Rédemption, qui constitue un des fondements de la foi chrétienne. Nous allons développer la dimension paternelle de cet amour de Dieu pour l'homme, puis considérer cette relation paternelle au sein de la Trinité entre le Père et le Fils pour voir comment Dieu, qui est tout-puissant mais aussi Père, a pu permettre la Croix de son Fils Jésus-Christ.

4.1. Parabole de l'Enfant Prodiges

Dans la parabole de l'Enfant Prodiges (Lc 15, 11-32), Jésus décrit le rôle du père, qui représente Dieu. Jean-Pierre Batut en a fait l'analyse en mettant l'accent sur la façon dont il appelle son fils à grandir [1]. En effet ce dernier, lorsqu'il a réfléchi et décidé de revenir chez son père, forma le projet de lui déclarer : « je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Traite-moi comme l'un de tes ouvriers » (Lc 15, 18-19). Il formait sur lui-même un projet manquant d'ambition, par manque de confiance ou par ignorance de son possible devenir. Mais finalement son père lui a redonné une perspective élargie en lui offrant de redevenir son fils. « À nous d'apprendre à désirer la bonne place préparée par le Père : celle du Fils, de l'Héritier - chose impossible si Dieu n'élargit pas notre désir à la mesure du tout qu'il veut nous faire ». Ainsi donc, la paternité a le pouvoir de faire grandir en appelant le fils vers un devenir qu'il n'arrive pas à entrevoir de lui-même. Elle élargit le désir.

4.2. Paternité humaine

Bien entendu, c'est dans la paternité humaine vécue au quotidien que Dieu nous donne une image de lui-même qui est Père. Jésus l'a lui-même appris dans son humanité : « c'est avec les mots de la paternité de Joseph que Jésus a pu se dire et nous dire la paternité de Dieu : Jésus dit Dieu avec les mots de tous les jours ». Face au jeune enfant, le rôle paternel assure déjà les prémices des règles qui construisent l'homme et la société. « La parole paternelle énonce une loi, c'est-à-dire du nouveau, de l'inattendu, du non-désiré, et surtout, du normatif qui provoque l'intelligence en réglant la conduite ». Ces règles, qui apprennent à développer la raison puisqu'elles doivent être expliquées, permettront à l'enfant de grandir en devenant père à son tour : « l'enfant devenu adulte, après avoir intériorisé les va-

leurs auxquelles se soumet la communauté humaine, [...] sera prêt à son tour à exercer la seule autorité digne de ce nom : celle qui ne s'exerce que comme un service, et qui n'ordonne que parce qu'elle obéit ».

4.3. Faute originelle ou paternité perdue

Lorsqu'il s'est mis à pécher pour la première fois, l'homme avait perdu une part de confiance en Dieu, le soupçonnant de garder jalousement une part de la connaissance pour lui, de ne pas vouloir lui donner l'intégralité de l'héritage. « Le péché des origines est une défiliatation de l'homme par rapport à Dieu ».

En le créant, Dieu a mis au cœur de l'homme le désir d'aller vers lui, sa source, Dieu, son créateur. Cette défiliatation due à la faute originelle se traduit par une altération de ce désir. « Dès que l'homme s'est ainsi détourné de Celui en qui se focalisait et s'unifiait son désir, celui-ci s'est trouvé totalement désorienté et dispersé. Les multiples désirs qui convergeaient harmonieusement en Dieu se sont éparpillés en tous sens, revendiquant chacun leur droit et déchirant le cœur de l'homme entre une multitude de fins partielles, toutes plus décevantes les unes que les autres ».

5. La toute-puissance de Dieu manifestée dans la Rédemption

Ce sont les souffrances que Jésus-Christ a endurées lors de sa passion qui font l'objet de la présente réflexion. Or, sans la résurrection, la Croix serait vide de sens. Saint Paul affirme « si le Christ n'est pas ressuscité, notre proclamation est sans contenu, votre foi aussi est sans contenu » (1Co 15, 14). Il faut donc considérer la Croix en la replaçant

dans le contexte de la Rédemption dont elle est l'instrument.

5.1. La Passion du Christ

Comme Jésus l'a beaucoup exprimé en particulier dans l'Évangile de Jean, il est totalement uni au Père, dans la trinité avec le Saint Esprit. Tout ce que ressent le Fils est ressenti par le Père, et tout ce que veut le Père est voulu par le Fils.

Ainsi, dans un commentaire de la prière que fit Jésus au jardin des oliviers peu avant son arrestation, « Abba, Père, à toi tout est possible, écarte de moi cette coupe! Pourtant, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux! » (Mc 14, 36), Jean-Noël Bezançon [2] explique : « Le Père partage l'angoisse du Fils, envoyé et risqué en son nom (voir Mc 12, 1-12), et le Fils partage le désir passionné du Père que son règne advienne. Et l'un et l'autre, l'un comme l'autre, sont ensemble écartelés, crucifiés entre l'horreur de la mort et l'urgence d'aimer jusqu'au bout, de ne pas capituler devant le Mal qui se déchaîne ». L'auteur souligne la détermination que Jésus partage avec son Père pour accomplir son dessein d'amour, ce feu qu'il désirait ardemment allumer sur la terre. « Ici la mort, non pas désirée bien sûr, mais lucidement envisagée et assumée, devient langage; Jésus, par sa mort, nous dit combien il tient à nous puisque rien, pas même la mort, ni l'hostilité suscitée par ses gestes, pas même la perspective de son procès et de son supplice, n'a pu le faire renoncer à ce qu'il avait à faire et à dire. ».

Et c'est alors que se manifeste la puissance de Dieu, puisque cette détermination, aiguillonnée par la souffrance et la détresse de Jésus, va porter un fruit – la résurrection, élargie ensuite aux dimensions de l'humanité tout entière. « Pendant les jours

de sa vie dans la chair, il offrit, avec un grand cri et dans les larmes, des prières et des supplications à Dieu qui pouvait le sauver de la mort, et il fut exaucé en raison de son grand respect. Bien qu'il soit le Fils, il apprit par ses souffrances l'obéissance et, conduit à sa perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel, car Dieu l'a proclamé grand prêtre de l'ordre de Melkisédek. » (He 5, 7-10).

C'est bien là que se déploie la puissance de Dieu, comme le souligne Saint Paul, dépassant la seule rationalité humaine, et dans une miséricorde qu'on ne pouvait imaginer : « Alors que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous proclamons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs et Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes. » (1Co 1, 22-25).

5.2. La paternité restaurée

Ce que la Rédemption a accompli, c'est de rétablir chez l'homme cette filialisation à Dieu qui avait été abîmée par la faute originelle. La relation de l'homme à Dieu est restaurée. « la relation nuptiale primordiale, celle en vue de laquelle sont créés les univers, est celle qui unit le Créateur à sa créature. C'est le désir de consommer cette union qui a poussé le Verbe à s'incarner et à mourir sur la Croix pour faire de son Église cette Épouse splendide, sans tâche ni ride ni aucun défaut, sainte et irréprochable (Eph 5, 27) dont il est question dans la lettre aux Éphésiens ».

5.3. Toute-puissance de Dieu

Nous allons montrer ici en quoi ce paradoxe des souffrances de Jésus sur la Croix, et

de l'existence du mal, va montrer la toute-puissance de Dieu. « Dieu est parfaitement libre et pourtant il ne peut en aucune manière vouloir ou accomplir le mal ».

Comme nous l'avons vu, la paternité rend libre. Or, seule la toute-puissance peut donner la vraie liberté, car seule elle peut ne pas se perdre lorsqu'elle se donne. Dieu ne peut pas redouter d'être dépossédé. Or Dieu désirait restaurer la relation que l'homme, dans sa liberté, avait corrompue par le péché. Pour cela il a offert le pardon, qui est plus fort que le châtement. C'est dans cette capacité à faire miséricorde que Dieu manifeste sa toute-puissance : « Dieu qui donnes la preuve suprême de ta toute-puissance lorsque tu patientes et prends pitié ». Cela est aussi exprimé dans le livre de la Sagesse : « toi, Seigneur, qui disposes de la force, tu juges avec indulgence, tu nous gouvernes avec beaucoup de ménagement, car tu n'as qu'à vouloir pour exercer ta puissance » (Sg 12, 18).

5.4. Le prix à payer

On peut s'étonner du prix à payer de cette Rédemption, et se demander si une telle souffrance aurait pu être évitée. La mort par crucifixion est réputée être l'une des tortures les plus pénibles qui soient. À cette souffrance physique extrême que le Christ a endurée s'ajoute la douleur morale de la voir infligée de façon profondément injuste et par la main des hommes qu'il aime au point de leur pardonner leur crime sans délai « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23,34) s'écria-t-il lorsqu'on le mettait en croix.

Cependant, nous ne pouvons savoir si un tel prix à payer était nécessaire. C'est le Mystère de la Rédemption.

5.5. Un Dieu de désir

Comme nous l'avons évoqué, au fond du cœur de tout homme, il y a le désir de Dieu, même si ce désir est plus ou moins voilé et altéré par la faute originelle. Et réciproquement, Dieu désire l'homme, et il désire son salut. Les premières et les dernières paroles de Jésus que Saint Jean rapporte dans son Evangile sont des paroles de désir : « Se retournant, Jésus vit qu'ils le suivaient, et leur dit : Que cherchez-vous ? » (Jn 1, 38). Et à la fin, Jésus dit à Pierre « Toi, suis-moi » (Jn 21, 22). Le désir est aussi dans ses « j'ai soif ».

La Trinité elle-même est désir. Les trois personnes qui la constituent, le Père, le Fils et l'Esprit, la définissent par une relation d'amour. Le Père Verlinde [5] a découvert que le passage du bouddhisme à la foi chrétienne fait surgir non seulement une relation personnelle et amoureuse à Dieu, mais aussi le fait que cette relation est mue par le désir, ce désir même que le bouddhisme cherchait à gommer. Il a décrit magnifiquement comment le désir s'enracine au sein même de la Trinité : « les trois Personnes divines se présentent au sein de l'unique Substance divine comme des relations subsistantes d'amour. Cet amour réciproque porte les Personnes les unes vers les autres dans une extase de désir qui trouve son accomplissement dans la béatitude de l'éternelle étreinte appelée circumincession ».

6. Conclusion

Selon l'Évangile, nous ne pouvions certes pas douter de la toute-puissance de Dieu. En effet, « Penses-tu donc que je ne puisse faire appel à mon Père, qui me fournirait sur-le-champ plus de douze légions d'anges ? Comment alors s'accompliraient les Écritures, disant qu'il doit en être ainsi ? » (Mt 26, 53-54), disait Jésus à l'un de ses

disciples.

Mais ce qui fait que la toute-puissance de Dieu s'est déployée au travers des souffrances de son fils sur la Croix, c'est que la Rédemption, accomplie par ces souffrances, refait des hommes des fils. Or la paternité rend libre. Et seule la toute-puissance peut rendre totalement libre. Ainsi, Dieu a exercé sa toute-puissance en faisant miséricorde à l'extrême.

En résumé, si Dieu a permis une telle souffrance pour nous sauver, c'est pour mieux nous révéler son amour. Et parce qu'il désire l'homme. Il veut son amour et son adhésion libre. Le désir, c'est une volonté qui rencontre une liberté.

Paul Claudel disait : "Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance, il n'est même pas venu pour l'expliquer. Il est venu pour la remplir de sa présence"

Références

- [1] Jean-Pierre Batut. *Dieu le Père tout-puissant*. Éditions du CERF, 1998.
- [2] Jean-Noël Bezançon. *Dieu n'est pas bizarre*. Bayard, 2011.
- [3] Paul Ricoeur. Le scandale du mal in paul ricoeur. *Esprit*, 7-8 :57–63, 1988.
- [4] Paul Ricoeur. *Le mal : un défi à la philosophie et à la théologie*. Labor et fides, 2004.
- [5] Joseph-Marie Verlinde. *L'Expérience interdite*. Eds. Saint Paul, 2006.